

«L'héroïne? Plus personne ne s'amuse à ça»

Revenus de tout mais pas de leur amour pour le groove, les Red Hot Chili Peppers sortent un 11e album. Interview de Flea, bassiste surdoué, affable et célibataire.



Des Red Hot tout blancs: le chanteur Anthony Kiedis, le batteur Chad Smith, le bassiste Michael «Flea» Balzary et le guitariste Josh Klinghoffer. Image: Warner/LDD

[Par François Barras](#) 15.06.2016

Depuis leurs alcôves, de grassouillets angelots couvent de leurs regards de pierre la tribu éparpillée sur les tapis. Difficile d'imaginer rencontre plus antagoniste, entre le décorum fin de siècle de l'hôtel parisien George V et les nippes colorées achetées la veille sur Hollywood Boulevard. Mais les Red Hot Chili Peppers ne sont pas des clients ordinaires: les sales gamins de Los Angeles comptent parmi les derniers immenses vendeurs du rock 2.0. Leur 11e album, *The Getaway*, ne dérogera pas à la règle. Et tant mieux si Flea continue, à 53 ans, d'arborer un physique et une dégaine d'adolescent. Le bassiste se coule dans le sofa, sourire chaleureux malgré une journée pas terrible. «J'ai rompu avec ma copine. Bon, ça n'a rien à voir avec notre sujet, ou peut-être que cela a tout à voir, justement. Parlons musique, OK?»

Pour la première fois depuis 1991, vous n'avez pas fait appel au producteur Rick Rubin mais à Brian «Danger Mouse» Burton. Pourquoi ce changement?

Enregistrer avec Rick était devenu trop confortable. Nous voulions sortir de notre recette et nous sentir plus vulnérable. Avec Rick, on bossait les chansons dans notre local de répétition et le studio était un lieu pour les graver. Au contraire, Brian nous a proposé de créer de la musique au studio et de l'utiliser comme un instrument en soi.

On vous découvre aussi au piano sur plusieurs titres...

C'est une bonne illustration. Je compose au piano depuis longtemps mais il ne servait jusqu'alors que de

canevas avant que l'on se saisisse de nos instruments respectifs. En composant en studio, j'ai pu garder les prises de l'instrument, je n'ai pas eu besoin de le sacrifier au profit de ma basse. C'est pourquoi on a l'impression que le piano est plus présent – aussi parce qu'Elton John est venu en jouer un peu.

Que vous inspire le fait d'avoir rendu la basse si «cool» auprès de toute une génération de musiciens?

Franchement, je n'y pense jamais. Je sais juste que j'ai toujours voulu faire ma propre musique, à ma façon. Sonner comme personne d'autre. Nous avons cette philosophie à nos débuts, on l'avait toujours au moment où nous sommes devenus populaires et elle est toujours là aujourd'hui.

Vous aviez atteint une osmose assez stupéfiante avec John Frusciante, qui a quitté le groupe en 2009. Cette fusion a-t-elle été retrouvée avec le nouveau guitariste, Josh Klinghoffer?

Oui. Ça a pris du temps pour la construire – mais ça avait aussi pris du temps avec John! Quand on l'a connu (*ndlr: en 1988, après la mort par overdose du premier guitariste, Hillel Slovak*), John avait sa technique, ses réflexes. Au moment d'enregistrer *Mother's Milk*, nous n'avions pas encore trouvé l'alchimie que nous avons vécue ensuite sur *Blood Sugar Sex Magik* – ce langage sans mot, quand tu «sens» l'autre au point de pouvoir te lier à lui dans la musique. Ce fut pareil avec Josh: sur *I'm With You*, nous n'avions pas cette osmose. Peut-être parce que nous avons enregistré le disque sans avoir fait un seul concert avec lui.

Dans le nouvel album, comme dans beaucoup de vos chansons, Anthony Kiedis parle de son «meilleur ami Flea». Cela vous touche?

(*Il sourit.*) Dans l'album *Freaky Styley*, il avait déjà écrit *The Brothers Cup* en hommage à la période où nous avons cousu des tasses de thé sur les épaulettes de nos blousons. Nous les portons lors de notre premier voyage à Paris en 1983...

Durant cette décennie où il a dû imposer sa musique, le groupe était dans un mode de survie permanente. Cette urgence existe-t-elle encore?

Oui, mais elle n'a plus la même nature. Nous sommes établis mais nous devons être un groupe vibrant, en vie, coloré, évolutif. Il nous faut lutter pour rester connectés tous les quatre. Je pourrais être sur une plage en ce moment, avec un verre de papaye, un gros joint et ma planche de surf. Si l'on décide de relancer la machine, c'est que l'on a quelque chose à dire. Je me suis cassé un bras en snowboard avant le début de la composition, j'ai dû vite apprendre à rejouer. Je ne me plains pas, mais jouer dans les Red Hot implique qu'on ne se repose pas sur nos lauriers.

L'idée de danger fait-elle encore partie de vos vies?

Tu veux dire s'injecter de l'héroïne? Je suis si vieux que ça me tuerait immédiatement. Plus personne ne s'amuse à ça dans le groupe. Il n'y a pas besoin de risquer sa vie pour écrire des chansons sensibles.

Vous avez connu trente années d'industrie musicale. Que pensez-vous de la situation actuelle?

Avant, les majors avaient bien plus de moyens et de pouvoir. Ce changement est bénéfique dans certains cas, car les musiciens ne sont plus tenus en laisse pour sortir un disque ou publier une vidéo sur le Net. La nouvelle donne est là, les gens chopent de la musique à l'œil, c'est comme ça et ça me va.

Les Red Hot Chili Peppers sont-ils devenus d'autant plus importants pour leur label?

Je ne le remarque pas. Il y a moins d'argent en jeu, nous vendrons 2 millions d'albums au lieu de 10, voilà. Quand je joue seul dans ma chambre avec ma basse ou mon piano, quelque chose de radieux s'installe en moi. Et c'est vraiment moi. Et c'est ce que je ferai toute ma vie, quelle que soit la réaction que cela produit en dehors de ma chambre. (TDG)